

LA LUMIÈRE DU MONDE

Je suis la lumière du monde.
(JEAN VIII, 12.)

« Je suis la lumière du monde. » Vous êtes-vous jamais arrêtés, mes frères, devant cette parole? Avez-vous comparé l'impression qu'elle dut produire quand elle fut pour la première fois prononcée, avec celle que nous éprouvons en l'entendant aujourd'hui?

A un certain jour de l'histoire, dans un pays ignoré, chez un petit peuple vaincu dont le nom n'éveillait guère parmi les grandes nations qu'un sentiment de mépris et dont la langue dégénérée n'était plus qu'un patois barbare, un homme que l'on appelait le rabbin de Nazareth, entouré de quelques pauvres ignorants, prononça ces mots extraordinaires et d'une si prodigieuse hardiesse : « Je suis la lumière du monde. » Il ne prétendait pas simplement élargir le cercle lumineux de

l'humanité, en faisant reculer les ténèbres devant la clarté victorieuse de quelques vérités nouvelles. Ce n'était pas simplement une lumière de plus qu'il annonçait, un progrès ajouté à tous les autres progrès : c'était la lumière dans le sens absolu, éternel, infini de ce mot. Et remarquez qu'en prétendant l'apporter aux hommes, il ne dit pas : « J'annonce la lumière, je révèle la lumière, » mais bien : « *Je suis* la lumière ; » ce n'est pas sa doctrine seulement, c'est sa vie, c'est son être tout entier qu'il expose aux regards des générations humaines et dont il prétend faire le foyer éternel dont la clarté doit illuminer leurs ténèbres. Mesurez toute la portée de cette parole, toute l'étendue de la prétention qu'elle exprime, et représentez-vous ce qu'aurait éprouvé un contemporain de Jésus, un penseur d'Athènes ou de Rome en écoutant ces mots recueillis par quelques Galiléens qui les comprenaient à peine. Folie ! aurait dit ce sage, et les Pharisiens de Jérusalem, c'est saint Jean qui le rapporte, exprimaient la même idée dans leur langue juive lorsqu'ils disaient de Jésus : « Il est possédé du démon. »

Maintenant laissez passer dix-huit cents années ; regardez bien le monde, regardez-le, je ne dis pas en chrétiens, avec ce qu'on pourrait appeler les pré-

jugés du croyant, regardez-le en témoins impartiaux, et vous serez obligés de reconnaître que cette parole qui semblait insensée est aujourd'hui la simple expression d'un fait historique tout rayonnant d'évidence. Jésus est si bien la lumière du monde qu'en dehors des régions sur lesquelles sa clarté s'est répandue il n'y a plus de progrès, plus de civilisation, plus de foi en l'avenir; l'ombre du fatalisme s'y abaisse et ne s'en va plus. Aujourd'hui, dans les deux hémisphères, dans le nouveau comme dans l'ancien monde, des millions de créatures se lèvent au nom de Jésus et le saluent comme le soleil des âmes. Ici même, dans cette assemblée, pauvres ou riches, ignorants ou savants, séparés peut-être sur tout le reste, nous sommes unis par cette commune expérience; en ce jour nos prières et nos chants l'ont affirmée, se mêlant à ce cantique immense que l'Eglise chrétienne élève en tous lieux à son Chef. Jésus est la lumière du monde. C'est là ce que disent les chrétiens nos frères, partout répandus sur la terre; ils l'ont dit d'abord parce qu'ils l'ont appris, mais tout d'un coup leur accent s'est ému; la vérité traditionnelle est devenue pour eux une vérité d'expérience; ils l'ont dit avec des larmes de joie et des élans d'une admiration sublime. Ils l'ont dit, ils le répètent non pas

seulement dans un jour d'enthousiasme, et dans l'enivrement du bonheur, mais plus souvent peut-être aux heures où toute illusion humaine pâlit et s'efface devant les austères réalités de la vie. C'est quand se lèvent sur eux les ombres froides et livides de la tentation, de la douleur et de la mort que tout à coup jaillit dans leurs ténèbres la lumière qui vient du Christ; beaucoup d'entre eux l'avaient niée dans leurs joies, ils la saluent dans la souffrance; beaucoup l'avaient blasphémée dans l'orgueil de leur force, ils la bénissent dans leur angoisse et y trouvent un apaisement à leur agonie. C'est une histoire qui se passe chaque jour, à chaque heure, dont chacun de nous a pu être le témoin et qui va se renouveler avant que cette journée ait fini. Ainsi cette parole qui semblait insensée est devenue une vérité qu'il faudrait appeler banale si elle n'était sacrée; l'impossible est devenu le réel; le surnaturel est devenu pour nous chose toute naturelle, l'extraordinaire est devenu l'habitude et une telle habitude que nos regards blasés et nos cœurs stupides ne savent plus en voir le caractère étrange et divin. Le Christ a dit : « Je suis la lumière du monde, » et c'est bien à lui que peut s'appliquer la parole fameuse : « Il est comme le soleil; aveugle qui ne le voit

pas. » — « Voici, disait le livre des Psaumes, en parlant de l'astre du jour, il se lève à l'une des extrémités des cieux et achève sa course à l'autre extrémité, il n'y a rien qui puisse se dérober à sa chaleur, » et nous, contemplant la splendeur de notre Christ, du soleil de nos âmes, nous dirons ; Il s'est levé à l'Orient, et l'Occident a salué sa gloire, mais ne saluera pas son déclin ; toutes les nations le verront et tressailleront d'allégresse ; nul ne peut se soustraire à sa chaleur et à sa clarté, non pas même le sceptique qui croit que la nuit est venue parce qu'il a fermé ses yeux à la lumière, pas même l'incrédule révolté qui dit au Christ que sa gloire est morte et que son règne est fini.

Je viens de rappeler, mes frères, un fait incontesté. C'est ce fait que nous devons étudier aujourd'hui. Cherchons tout d'abord en quel sens Jésus a voulu s'appeler la lumière du monde et quel est le domaine dans lequel il répand sa clarté.

Quand on parle aujourd'hui de *lumière* dans un autre sens que le sens matériel, on entend presque toujours par cette expression la vérité scientifique, telle qu'elle est saisie exclusivement par l'intelligence. Et comme aujourd'hui les sciences qui ont la nature physique pour objet ont pris

un développement énorme, c'est à leurs progrès que les esprits contemporains s'attachent avec prédilection ; on les admire, on les vante, on attend d'elles l'explication vraie de notre destinée et la solution de tous les problèmes dans lesquels nous nous trouvons engagés. Or, il est évident, mes frères, que l'Évangile ne s'occupe point de ces questions ; Jésus-Christ, et c'est là un des traits les plus originaux de son enseignement, ne s'est jamais appuyé sur la science proprement dite ; il n'a jamais prétendu résoudre les problèmes de cet ordre ; je vous mettrai volontiers au défi de me citer dans tous ses discours un seul qui ait le caractère d'une démonstration scientifique ; l'impression que produit sa parole ne rappelle en rien celle que l'on ressent dans les écoles humaines ; le genre de persuasion qu'elle engendre est d'une tout autre nature que celle qu'éveille en nous l'évidence d'un axiome mathématique ou l'accord d'un phénomène avec une loi naturelle. Je sais que très-souvent les chrétiens ont méconnu ce caractère si profondément original de l'Évangile ; ils ont prétendu le modifier ; la scolastique du moyen âge a été l'effort immense, tenté par des hommes de génie, de réduire le christianisme à des propositions purement scientifiques, démontrées par le syllogisme ; c'est

ainsi que le grand Thomas d'Aquin par exemple traite la vie et l'enseignement de Jésus-Christ. Il semble que les chrétiens d'alors aient eu honte de la pauvreté scientifique de l'Évangile, comme les lettrés de la Renaissance avaient honte de sa pauvreté littéraire et s'efforçaient de cacher la simplicité de son style sous les oripeaux qu'ils empruntaient à la langue de Cicéron. Aujourd'hui je vois beaucoup d'hommes, de jeunes gens surtout, troublés par cette pensée que l'Évangile et la science sont incompatibles; on leur a dit que le christianisme supposait toute une cosmogonie désormais dépassée, qu'il ne peut se concevoir que si la terre est immobile, que si le soleil parcourt le ciel, que si le firmament est une surface d'azur solide et constellée d'étoiles d'or, que Jésus n'a rien innové, qu'il nous a donné de Dieu une idée enfantine, qu'en enseignant l'efficacité de la prière et en prétendant faire des miracles, il a méconnu la permanence et l'inflexibilité des lois naturelles, et cela a suffi pour troubler leur foi. La lumière désormais ne peut plus être pour eux dans l'Évangile; ils le croient absolument dépassé depuis Copernic, Galilée et Newton, sans réfléchir en passant que Copernic, Galilée et Newton étaient des chrétiens convaincus; il leur semble donc que nous

nous plaisons à braver l'évidence quand nous affirmons que la parole prononcée par Jésus : « Je suis la lumière du monde, » est aussi vraie aujourd'hui que jamais.

Je n'ai pas la prétention, mes frères, vous le comprenez assez, de traiter ici la question des rapports de l'Évangile et des sciences ; je me borne à rappeler ce fait déjà signalé il y a un instant que l'Évangile ne devant rien à la science est en face d'elle dans une situation particulière d'indépendance et de calme : je voudrais que tous les chrétiens en fussent également convaincus. Ce que je redoute, ce ne sont pas les progrès des sciences naturelles, mais c'est la prétention de certains sectateurs de ces sciences de vouloir faire rentrer les problèmes de l'ordre moral et religieux dans leurs attributions et de les résoudre par leurs procédés particuliers ; voilà ce que je ne crains pas d'appeler une usurpation. Je conçois fort bien l'irritation légitime des hommes de science lorsqu'ils voient les croyants troubler leurs démonstrations, leur imposer au nom de la foi des solutions arbitraires, et les mettre immédiatement en suspicion si leurs conclusions ne rentrent pas dans l'orthodoxie du jour : je comprends qu'ils réclament hautement leur indépendance et je la réclame avec eux ; je comprends

qu'ils veuillent que les questions scientifiques ne soient abordées et résolues que dans un esprit et par des méthodes scientifiques. Mais cela dit, et dit clairement, je leur demande à mon tour de respecter l'indépendance de cet autre domaine qui s'appelle l'ordre moral et religieux, domaine qui a ses lois propres, son genre de démonstration et d'évidence. Vous criez à l'intolérance, et vous avez raison, parce qu'on prétend imposer à tel maître contemporain des conclusions scientifiques conformes à celles du moyen âge, et vous vous étonnez ensuite que des croyants protestent quand, posant comme un axiome le principe d'équivalence des forces, vous appelez la pensée une espèce particulière de phosphore cérébral et quand vous dites que le vice et la vertu sont des sécrétions aussi nécessaires et aussi naturelles que le sucre ou l'alcool. Je réponds, moi, que ces deux intolérances se valent et que, s'il fallait choisir entre elles, mon choix serait pour celle qui n'inflige pas un démenti brutal à l'instinct de ma conscience et au sentiment de ma responsabilité. Mais je nie que nous soyons réduits à ce choix; je crois que le christianisme n'est jamais appelé à jeter l'anathème à la science. Qu'elle grandisse au contraire sous la bénédiction divine; Qu'elle embrasse l'ordre naturel qui est le sien;

ses progrès, nous ne les subissons point, nous les reconnaissons avec joie, nous les saluons. Qu'elle soumette les forces aveugles de la matière, qu'elle jette ses voies ferrées sur les vastes continents, semant la civilisation dans les déserts et rapprochant les extrémités des mondes, qu'avec la rapidité de l'éclair elle porte la pensée humaine par un fil mystérieux dans les profondeurs de l'immense Océan, qu'elle dise à l'homme si elle le veut : « Domine, esclave affranchi de la matière, roi par la pensée et par la volonté, domine sur ce monde que je t'ai soumis, » nous permettrons à son orgueil cette ovation superbe, pourvu qu'elle nous concède que ce roi triomphant souffre, pèche et meurt, et que la science du dix-neuvième siècle demeure à jamais impuissante et déconcertée devant ces trois problèmes qui s'appellent : le mal, la souffrance et la mort.

Il n'y a pas en effet à s'y tromper. Tous les progrès de la science n'ont pas répandu un seul rayon de lumière sur le problème des problèmes, je veux dire sur notre destinée elle-même, sur la vie avec ses épreuves, ses déchirements, ses hontes et ses chutes et sur le redoutable naufrage final qui nous précipite dans l'inconnu.

On nous dit, il est vrai, que nous devons

nous désintéresser de ces questions. L'école positiviste nous l'ordonne sur un ton dogmatique; elle affirme que ce sont là des recherches oiseuses, insolubles, elle enjoint à l'humanité de s'enfermer entre le berceau et la tombe et de ne connaître rien au delà. Elle n'y réussit pas. Elle n'y parviendra jamais. C'est l'honneur et la grandeur de l'humanité de n'avoir jamais consenti à étouffer la voix de sa conscience troublée et de son cœur souffrant. Comment expier le mal que j'ai fait? Où trouver la consolation dans ma détresse? Ce sont là les questions qui l'ont agitée et tourmentée avant toutes les autres. Elle a regardé le ciel avant de regarder la terre. Elle a cherché l'au delà avant de s'enfermer dans l'en deça. A notre époque même où la terre semble devoir l'attirer et la charmer à jamais, où elle a multiplié ici-bas tout ce qui peut la distraire, où les travaux l'absorbent et où les jouissances l'enchantent, elle ne peut pas se contenter de la vie présente, elle soulève avec obstination les problèmes du monde invisible. En vain on lui dit : Ce sont des questions sans importance; elle sait qu'elle ne parviendra pas à y échapper. Demain c'est la maladie, la pauvreté, ce sont les déceptions de la vie, c'est un deuil foudroyant qui en nous faisant voir la fragilité de tout ce qui

nous suffisait jusque-là nous forcera de chercher quelque chose de meilleur, de permanent, d'éternel. Ces questions, tous ceux qui souffrent se les posent ; tous connaissent à leur tour l'angoisse, tous ont besoin de consolation. Il vient un moment où nous demandons la lumière. Oui, la lumière sur ces mystères qui nous hantent, la lumière dans ces ténèbres épaisses. Et quand ces ténèbres ce sont celles d'une conscience tourmentée, quand ce sont celles de la mort qui nous ravit un être ardemment aimé, ce besoin de certitude, de consolation, d'espérance est tel, que, plutôt que de l'étouffer, l'homme cherchera à le satisfaire dans des superstitions ridicules et souvent abjectes, et toutes les railleries des sceptiques n'arrêteront pas alors l'élan de son désespoir.

Il nous faut donc une réponse à ces questions, et cette réponse, l'intelligence humaine réduite à ses propres forces est incapable de la trouver. Elle s'y est usée, avec quel courage, quelle persévérance, quelle obstination, toute l'histoire l'atteste. Elle n'a pu atteindre aucune certitude. Est-ce que cela n'est pas vrai ? Est-ce que la science a jamais consolé personne ? Quand votre conscience est troublée par le remords, irez-vous demander une consultation philosophique à un membre de l'Insti-

tut? Quand vous êtes auprès d'un lit de mort ou que vous prenez le chemin du cimetière, avec un cœur vide et désespéré, songez-vous à aller vous jeter aux pieds d'un savant? Est-ce que cela ne vous paraît pas ironique? Oh! l'amère dérision! Ce siècle a fait de la science une idole. C'est à la science qu'il en appelle, c'est d'elle qu'il semble attendre la délivrance, et la lumière et la paix, et de cette idole il faut dire ce que le psalmiste disait des idoles de bois ou de pierre de son temps : « Elle a des yeux et ne voit point, des oreilles et n'entend point, une bouche et ne parle point. » (Psaume CXXXV, 15-17.) Impassible et muette comme les sphinx de pierre que l'antique Egypte mettait au seuil de ses temples, elle n'a jamais adressé à l'humanité un mot d'espérance, de certitude et de consolation.

Eh bien, c'est ici qu'apparaît Jésus-Christ. C'est dans cette nuit de notre destinée que rayonne cette triomphante parole : « Je suis la lumière du monde ». Cette lumière, il ne l'a point répandue sur les problèmes du monde matériel ou de la science pure, c'est là le domaine que Dieu a laissé aux investigations de notre seule intelligence; mais il l'a versée sur notre vie elle-même, sur nos luttes, nos douleurs, nos angoisses; c'est là son

œuvre magnifique et divine, c'est là ce qui n'appartient qu'à lui seul.

Comment l'a-t-il fait ? Je l'ai dit dès le commencement : c'est par la manifestation de sa personne, plus encore que par sa doctrine, puisqu'il a dit, non pas : *J'apporte la lumière et la vérité, mais je suis la lumière et je suis la vérité.* Ici, mes frères, je voudrais adresser quelques mots à ceux de mes auditeurs pour lesquels le Christ est avant tout un maître de morale, mais qui n'ont pas encore pu arriver à voir en lui l'incarnation de Dieu, la manifestation même de la divinité. Ils nous ont dit souvent, avec l'accent d'une bonne foi que je respecte : « Pourquoi tant parler de la personne du Christ ? N'est-ce pas sa doctrine qui est l'essentiel ? Que l'on fasse ce qu'il ordonne, ne sera-t-on pas sûr de lui plaire ? Ne sera-t-on pas dans la vérité ? » J'en tombe d'accord avec eux. Écoutons donc l'enseignement de Jésus. Eh bien, ne l'entendons-nous pas parler sans cesse de lui-même et porter l'attention sur sa personne ? Demande-t-il simplement un assentiment à ses préceptes ? Non, cela est évident. Il veut qu'on le voie, qu'on le contemple, qu'on croie en lui, il veut qu'on le reçoive dans le cœur et qu'on lui réserve dans ce sanctuaire intime la première place, la plus intime et la plus sacrée. Il

n'est pas seulement le prophète de la vérité, il est la vérité substantielle, il n'est pas seulement l'annonciateur de la lumière, il est la lumière. Voilà le vrai sens de mon texte, et c'est en l'interprétant ainsi qu'on peut en comprendre la grandeur, la richesse et la fécondité.

Comment la manifestation de la personne du Christ a-t-elle été la lumière du monde ? A cette question voici ma réponse : Parce que Jésus-Christ nous a révélé ce qu'est Dieu, et ce que doit être l'homme, parce qu'il nous a montré ensuite le rapport qui doit unir l'homme avec Dieu, parce qu'en résolvant cette question, la première de toutes, il a éclairé toutes les autres qui en dépendent, il a magnifiquement expliqué notre destinée.

Je dis d'abord que le Christ nous a révélé ce qu'est Dieu. Ce n'est pas qu'il ait disserté sur Dieu ; il ne nous a pas donné de Dieu une seule définition philosophique ou métaphysique. Mais il nous l'a montré. Il en avait la pleine conscience quand il prononçait cette parole : « Qui m'a vu a vu mon Père. » Il a donc eu le sentiment qu'il était dans son humanité l'image empreinte de Dieu, comme parle l'Écriture (Hébr. I, 3), ou pour employer une autre expression de saint Paul, l'image visible du Dieu invisible (Col. I, 15). Et c'est un

fait qu'avec Jésus-Christ est entrée dans l'humanité une idée nouvelle de Dieu. Moïse avait révélé le Dieu unique, le Dieu saint, le Dieu tout-puisant, le Dieu juste; Jésus-Christ a révélé le Dieu plein de miséricorde et de tendresse, le Dieu providence, le Dieu amour. La lumière s'est faite sur le caractère divin, la lumière définitive et suprême. Que pourrait-on ajouter à l'idée du Dieu amour?

De même en Jésus est apparu un nouvel idéal de l'humanité. Je ne dis pas seulement dans les discours, dans l'enseignement du Christ, je dis en sa personne. Jésus n'a jamais enseigné une morale systématique et scientifique. Il a simplement remplacé le monde moral sur son axe véritable qui est l'amour de Dieu et l'amour des hommes, mais nulle part, il n'est entré dans une classification de nos devoirs, dans une exposition complète des motifs, et des buts, des impulsions et des sanctions de notre activité morale. Dans le sermon sur la montagne, il a montré le caractère intérieur et spiritualiste de la loi, il a fait voir ce qu'est la pureté vraie et l'amour vrai; dans ses immortelles paraboles il nous a enseigné par quelques exemples quelles sont les conditions de la vie éternelle, mais c'est surtout par la manifestation de sa personne et par le rayonnement de sa vie qu'il nous a révélé

l'idéal moral de l'humanité. Pour la première fois, on a vu en lui une vie accomplissant absolument la loi morale, c'est-à-dire toute dirigée par l'amour de Dieu et des hommes, une vie dans laquelle il n'y a pas un acte, pas une parole, pas une pensée, pas un mouvement du cœur qui ne se rapporte à la gloire de Dieu et au bien des hommes, qui ne soit inspiré, rempli, pénétré par l'amour de Dieu et des hommes. En lui, on a vu pour la première fois l'admirable assemblage de toutes les vertus qui semblent opposées et qui s'excluent d'ordinaire : l'autorité et la simplicité, la majesté et l'humilité, la force et la douceur, l'horreur du mal et la tendre miséricorde, la pureté sans ascétisme, et la familiarité sans bassesse, en sorte que, pour employer une image que m'offre mon sujet, de même que les couleurs diverses que décompose le prisme, le rouge, l'orangé, le jaune, le vert, le bleu, le violet, si vives, si éclatantes qu'elles soient, forment en se réunissant, le blanc parfait à la splendeur immaculée, de même tous ces traits divers qui composent la figure du Christ se réunissent et se fondent dans une harmonie extraordinaire et tellement vivante qu'elle s'est imprimée à jamais dans la conscience de l'humanité. En lui la lumière s'est faite à jamais sur

l'homme. En lui, on a vu l'homme tel qu'il doit être. Cette grande figure est debout, et partout où elle se dresse, le retour absolu à la nuit est impossible. Sans doute les puissances des ténèbres peuvent s'abaisser par moments sur les générations humaines; la bassesse, le mensonge, l'hypocrisie, la violence, peuvent même se réclamer du nom de Christ, mais le malentendu et la confusion ne dureront pas longtemps, la lumière aura le dernier mot, les ombres trompeuses, les hideux cauchemars disparaîtront, et dans l'aube blanchissante et glorieuse du matin resplendiront la justice, la pureté, l'amour.

Ainsi Jésus nous a parfaitement révélé qui est Dieu et ce que doit être l'homme; c'est-à-dire, mes frères, qu'il a éclairé l'abîme profond qui sépare l'homme de Dieu. Plus sa sainteté a été évidente et lumineuse, plus elle met en évidence notre propre imperfection; toutes nos vertus pâlissent à côté de sa perfection comme le faux brillant des verroteries s'efface en présence des feux d'un pur diamant. Ce ne sont pas seulement nos crimes dont sa pureté fait ressortir le caractère hideux et repoussant, ce sont ces pensées, ces intentions mauvaises, ces haines et ces convoitises qu'aucune loi humaine ne peut atteindre, mais qui sont par lui

manifestées. Il nous fait discerner tout ensemble le mal que nous avons fait et le bien que nous avons négligé de faire ; il verse une clarté implacable sur toutes les vaines apparences, sur tout ce qui est ostentation, recherche de la gloire humaine, égoïsme plus ou moins habilement dissimulé. Jamais avant lui notre nature n'avait été si profondément, si sûrement jugée, jamais l'homme n'avait été ainsi révélé à l'homme ; ainsi s'est réalisée la parole prophétique que prononça sur Jésus enfant le vieillard Siméon : « Par lui les pensées des cœurs seront dévoilées. » (Luc II, 35.) Aussi la lumière qui jaillit de sa personne et qui nous paraît d'abord sublime, finit par devenir importune et terrible quand elle pénètre au fond de notre être et met en évidence notre corruption.

Disons le mot : Cette lumière serait accablante, et nous laisserait sans espoir, si après avoir éclairé notre misère, elle n'éclairait pas du même coup la miséricorde divine et ne nous montrait pas en Dieu un amour plus grand que notre révolte, un pardon plus grand que notre iniquité. C'est là, mes frères, ce que nous enseigne surtout Jésus crucifié, et c'est pour cela que cette grande parole : « Je suis la lumière du monde, » ne paraît jamais plus grande et plus vraie que lorsqu'elle tombe de

la croix. Le pécheur devine et recueille au pied de la croix une grâce vraiment digne de Dieu parce qu'elle sauvegarde sa justice tout en révélant sa miséricorde; il y voit le péché à la fois jugé et remis. Chose étrange! jamais Dieu ne lui paraît plus saint qu'au moment où il lui pardonne, et en voyant à quel prix son salut est acquis, il comprend l'inviolable majesté de ses droits mieux que lorsque la loi retentit solennelle et menaçante des hauteurs du Sinaï. Et en même temps, l'amour divin le pénètre à des profondeurs jusque-là inconnues; cette tendresse active et passionnée, cette miséricorde dont l'Écriture nous donnait déjà une idée sublime et dont les paraboles de Jésus avaient fait une réalité si touchante et si familière, elles ne sont vraiment rendues claires et saisissantes que sur la croix. Aussi, qui la contemple avec foi sent que Dieu est là et le retrouve en un seul élan qui décide à jamais de sa vie; tel le malfaiteur repentant qu'elle sauva le premier. C'est là, mes frères, une vérité d'expérience, un fait actuel dont chaque jour nous pouvons vérifier la réalité. La croix *éclaire* ces trois formidables mystères qui s'appellent le péché, la douleur et la mort, et sur lesquels la science n'a jamais pu projeter de clarté. Rien ne les a jamais éclairés comme la croix. Le péché, elle

en montre la grandeur et les conséquences terribles en nous faisant comprendre à quel prix il a dû être expié; mais en nous en montrant l'expiation réellement accomplie, elle nous assure la victoire et détruit à jamais la fatalité du mal; toutes les autres religions, toutes les philosophies, doivent s'arranger avec le mal et l'atténuer pour lui faire sa place; la religion de la croix seule ose le voir tel qu'il est parce que seule elle peut l'écraser. Il en est de même pour la douleur : la croix l'éclaire en nous révélant en Dieu une puissance de sympathie que jamais l'homme n'eût osé rêver; il n'y a désormais plus de souffrance avec laquelle la croix n'ose se mesurer, parce qu'il n'en est point qu'elle ne dépasse et qu'elle ne console; si loin que nous descendions dans cet abîme, nous y trouvons encore Jésus-Christ qui nous précède, et partout où nous pouvons trouver son amour, nous trouvons la consolation. Y a-t-il une théorie philosophique quelconque, une doctrine de résignation fondée sur la nature des choses ou sur la volonté divine qui ait jamais apporté aux cœurs déchirés la paix que leur donne un seul regard jeté sur la croix? Qui pourra compter les victoires quotidiennes que la croix remporte en cette seule ville dans ce siècle qui croit l'avoir depuis long

temps dépassée? Elle calme la conscience tourmentée, elle guérit les blessures saignantes du cœur, elle adoucit les terreurs de l'agonie. Elle est notre arme suprême dans ces combats terribles où toutes les autres ont été impuissantes et bientôt brisées; elle est le dernier spectacle que nous offrons aux regards qui défaillent, et nous-mêmes, lorsque nous sentirons la sueur de l'agonie glacer notre front, nous savons que nous mourrons tranquilles si notre âme peut contempler avec confiance la croix qui nous a sauvés.

Ainsi la destinée de l'humanité tout entière est éclairée par celui qui s'appelle la lumière du monde; mais ce qui est vrai de l'ensemble de notre race peut s'appliquer aussi à tous les membres qui la composent; il n'est pas une de nos existences qui ne puisse en recevoir, elle aussi, une clarté consolatrice. De même que le soleil visible, tout en éclairant le monde, fait ressortir l'éclat des plus humbles fleurs des champs ou l'étincelant plumage des oiseaux, de même qu'il a des rayons qui rendent plus brillante encore la parure de la jeune mariée, qui ravissent les regards des petits enfants, et viennent jeter leur joyeux reflet dans la cabane du pauvre et dans la mansarde de l'ouvrier malade, de même l'Évangile, en projetant une clarté

nouvelle et puissante sur l'histoire collective de notre race, illumine le sentier des plus petits, des plus ignorants et des plus humbles, tellement que chacun d'eux serait parfois tenté de croire que ce soleil de grâce s'est levé pour lui seul. Admirable et touchante multiplication de la bonté divine, miracle perpétuel dans lequel l'incrédule ne voit qu'illusion, mais où il nous faut reconnaître en adorant la manifestation active, universelle et perpétuelle de Celui dont le Christ a dit qu'il agit continuellement. Ainsi, sur les vies les plus vulgaires et les plus abaissées, cette lumière verse les royales splendeurs de ses rayons divins ; joies, tristesses, travaux, inquiétudes, tentations, humiliations, blessures secrètes, déchirements, douleurs inavouées, tous ces actes, toutes ces pensées, toutes ces impressions qui forment la trame de notre existence en sont éclairés et pénétrés. Et cette clarté n'est pas celle de la science qui, souvent semblable à l'éclat de la lune scintillant dans une nuit glaciale, illumine tout sans rien réchauffer. La chaleur en sort au contraire douce et vivifiante, telle que peut l'être la sympathie d'un Dieu ; elle pénètre l'âme et l'inonde d'une joie inconnue jusque-là. Sous son influence créatrice et féconde, tout renaît dans l'âme transformée, comme tout re-

fleurit sur la terre au souffle attiédi du printemps.

A voir cette manifestation de grandeur divine, de sainteté et d'amour que le Christ apporte au monde, et les bénédictions sans nombre qui tous les jours en découlent, il semblerait que les hommes devraient l'adorer à genoux ; et certes, s'il était vrai, comme une philosophie le proclame, que notre nature fût restée droite, si nos aspirations spontanées allaient à ce qui est juste et vrai, Jésus-Christ régnerait bientôt sur l'humanité. Mais ne nous payons pas de vains mots ; rappelons-nous comment Jésus-Christ a été accueilli par les hommes ; rappelons-nous la haine qui l'a poursuivi partout ; je ne dis pas la haine aveugle de la foule égarée, je dis celle des hommes qui savaient quel était celui qu'ils haïssaient, et pourquoi ils le haïssaient. Rappelons-nous que si la croix est le plus lumineux et le plus sublime des signes, elle se détache sur le fond sinistre des plus odieuses passions que jamais le monde ait vues. « La lumière est venue dans les ténèbres, dit saint Jean, et les ténèbres ne l'ont point reçue. » Or l'Évangile n'est pas un fait historique qui s'est passé une fois pour toutes il y a dix-huit siècles ; c'est un drame qui recommence et se renouvelle à chaque époque, entre ces deux êtres que Dieu met en présence, le

Christ juste et saint et l'humanité pécheresse. Dans toutes les générations humaines, la sainteté, lorsqu'elle apparaît, soulève la même résistance, les mêmes antipathies qu'au jour où elle s'incarna dans le Christ. Le monde redoute cette lumière parce qu'elle est pour lui importune et implacable, parce qu'elle met en évidence tout ce qu'il y a en lui de corruption et de fausseté, parce qu'elle le juge en montrant ce qu'il est. « Quiconque fait le mal, dit saint Jean, hait la lumière et ne vient point à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient reprises. » (Jean III, 20.)

Et pourtant, mes frères, tôt ou tard, il y faudra venir. Devant le Juge suprême, il ne peut rester rien d'inconnu, devant le Dieu saint, il ne peut subsister rien qu'il condamne. On peut fuir pour un temps la lumière. Un jour il faudra bien être jugé par elle. Ah ! devançons ce jugement ! Laissons-la pénétrer dès aujourd'hui dans nos vies, laissons-la manifester tout ce que nos pauvres cœurs contiennent de misère, d'égoïsme, de convoitise ; reconnaissons, confessons dans l'humiliation et la honte tant de péchés qui nous accusent et nous déshonorent. Voyons-nous tels que nous sommes, malgré tout ce qu'un tel spectacle a de cruel et d'amer. O Jésus-Christ, lumière du monde,

divin révélateur de la vérité, vérité substantielle et vivante, montre-nous ce que nous sommes afin de nous guérir à jamais de l'illusion de l'orgueil qui nous a perdus, rends la vue à nos yeux aveuglés et après nous avoir fait mesurer la profondeur de l'abîme où nous étions tombés, révèle-nous chaque jour davantage les splendeurs de ta miséricorde et les joies de cette vie éternelle où tu veux introduire dès ici-bas tous ceux que tu as rachetés. Amen !